

• MISE AU POINT •

Saskia Hellmund

La fille qui venait d'un pays disparu

La chute du Mur vue de l'Est

 LES
POINTS
SUR
LES

● MISE AU POINT ●

Saskia Hellmund

La fille qui venait d'un pays disparu

Saskia Hellmund est née en 1974 en RDA. Elle a 15 ans quand les manifestants envahissent les rues de Leipzig et de Berlin pour faire tomber le régime socialiste. Elle a 16 ans quand la réunification des deux Allemagnes est scellée. Alors, son pays natal n'existe plus, elle n'a plus de patrie.

Dans son récit autobiographique "La fille qui venait d'un pays disparu", Saskia Hellmund témoigne de cette époque trouble qui a forgé sa personnalité. Elle décrit son vécu et livre en même temps une analyse des événements historiques qui ont changé le cœur de l'Europe il y a tout juste 25 ans.

Les manifestations contre le régime est-allemand, les dangers, les incertitudes, les bouleversements pour la population, les conséquences de la réunification pour l'Allemagne de l'Est... l'analyse des faits historiques dévoile une autre vision de la fin de la Guerre froide, jusqu'alors inconnue en France.

La Chute du Mur a été un moment de grande émotion, mais également un choc pour les Allemands de l'Est. Devoir s'adapter du jour au lendemain à une autre façon de vivre, à d'autres valeurs et exigences, faire face aux fléaux de la société actuelle comme l'insécurité et le chômage : la nouvelle liberté acquise a eu une face cachée. Perdre son pays, ses habitudes et voir dévaloriser ses origines ont été des expériences traumatisantes.



Saskia Hellmund est historienne de formation et a enseigné à la Sorbonne. Actuellement, elle travaille comme guide touristique en Bretagne.

7 €



www.i-editions.com

Pour contacter l'auteur :
aufdergrenze@yahoo.de

(...)

Jusque-là, j'avais vu et senti la pression idéologique en RDA, j'avais souffert de la nécessité d'avoir deux opinions, l'une officielle, l'autre privée. À environ 14 ans, j'avais même fait un rapprochement assez frappant. J'avais vu un documentaire sur la prise de pouvoir d'Hitler le 30 janvier 1933. Ce jour-là, ses partisans ont organisé un gigantesque défilé aux torches dans les rues de Berlin. Les images montrées m'avaient fait penser aux défilés aux torches qu'on organisait en RDA, le jour de la fête nationale et la veille du 1^{er} mai. Les images d'autrefois ressemblaient étrangement aux images actuelles. J'ai été choquée, interloquée, incrédule. J'ai pleuré. Je me suis dit c'est impossible, mon pays n'a rien à voir avec la barbarie nazie.

Deux années plus tard, j'ai dû reconnaître que si. J'avais grandi dans une dictature. Moins guerrière et moins sanglante, mais dictature quand même. J'ai eu honte d'avoir été membre de l'organisation pour la jeunesse est-allemande. J'y avais adhéré parce que l'autorisation de passer le bac en dépendait. J'avais eu envie de faire des études. Je n'avais pas résisté à la pression, à la menace.

À 16 ans, je me suis fait solennellement le serment de ne jamais adhérer à une cause politique, de ne jamais devenir membre d'un parti. La politique était finie pour moi. J'avais trop peur de me retrouver instrumentalisée et manipulée une deuxième fois.

Cette expérience m'a appris très tôt que personne ne détient la vérité. Les idées qui se prétendent universelles, et donc adaptées à tout le monde en toutes circonstances, sont les plus dangereuses. J'ai aussi appris à me méfier des bonimenteurs et de la langue de bois. Je suis toujours prête à me battre pour une cause, mais jamais de façon exclusive. L'exclusivité mène au fanatisme. La conviction de pouvoir améliorer le monde justifie souvent l'emploi de la force contre ceux qui ne sont pas d'accord.

Depuis, je porte un regard très critique sur tout ce qui m'entoure. Je scrute et je pèse avant de juger. Je défends plus que d'autres la liberté d'expression,

même pour des opinions que j'abhorre. Le fait d'avoir été privée pendant toute mon enfance de ce droit fondamental me le rend infiniment précieux.



*Mon école élémentaire sur une vieille carte postale en noir et blanc.
La fresque au-dessus de l'entrée montre les trois états de la RDA,
paysans, ouvriers et intelligentsia en train de travailler. Aujourd'hui,
la fresque a disparu.*

Par rapport à la liberté d'expression, quelque chose me frappe après coup : Jamais mes parents ne m'ont dit dans quelle situation ni avec quelle personne je devais exprimer uniquement l'opinion officielle. Je ne peux pas vraiment expliquer ce fait surprenant, mais j'ai senti à quel moment je devais faire attention et à quel moment je pouvais parler librement. Je me suis peut-être trompée quelquefois, mais je n'ai jamais eu de difficultés, je jouais le jeu

de mon mieux comme presque tout le monde. C'est pendant l'été 1990 que j'ai compris l'ampleur de la manipulation, de ma propre manipulation par le système communiste. Un système qui prétendait officiellement ne faire que du bien. Qui nous enseignait à l'école que nous allions transformer le monde en un endroit plein de bonheur, de paix et de justice. Nous pensions naïvement être en train d'améliorer le monde. Acceptant même que la recette soit appliquée de force.

Néanmoins, on pouvait tout à fait vivre une petite vie tranquille et stable en RDA. On devait juste faire quelques compromis, quelques compromissions. Bien sûr, plus on grandissait, plus ces compromissions prenaient de l'importance. Heureusement, je n'ai jamais eu à décider si je ferais des études d'histoire en RDA. Je me serais retrouvée face à l'idéologie, à la manipulation, au mensonge. Mais j'aurais eu l'espoir de trouver quelques vérités, en avançant très prudemment, en donnant le change.

Je suis très heureuse d'avoir pu faire ces études sans œillères idéologiques. Pour la même raison, un bon nombre de mes camarades à l'université de Leipzig ont commencé leurs études sur le tard, sautant sur l'occasion de pouvoir enfin discuter librement des événements historiques.

J'appartiens à une génération qui n'a pas beaucoup souffert des contraintes de la vie en RDA. Beaucoup de décisions difficiles, comme l'adhésion au parti communiste ou à l'un des autres partis, ne me touchaient pas encore. J'ai pu profiter des avantages d'une enfance sans soucis matériels, sans peur de l'avenir, sans peur de pouvoir être victime d'un crime. Le mur est tombé au bon moment pour moi, j'ai pu pleinement profiter des avantages d'une liberté beaucoup plus grande. Étudier sans présélection idéologique, voyager librement, même m'installer dans un autre pays. J'ai donc beaucoup de raisons d'être satisfaite de ces changements. Je le suis. Une vie en RDA m'aurait privée de beaucoup de choses dont j'ai besoin. Je ne pardonnerai jamais à ce pays de ne pas avoir respecté la liberté de l'individu. Je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir forcée à toucher un fusil et à tirer avec. C'est probablement l'expérience la plus traumatisante de mon enfance. À 15 ans, en RDA, tous les jeunes devaient participer à une formation militaire. Les garçons étaient envoyés dans de véritables camps d'entraînement. Les filles restaient chez elles, mais pendant 2 semaines elles étaient encadrées par des soldats. Nous devions porter des uniformes, marcher au pas, traverser des ruisseaux sur des ponts faits de cordes, ramper dans la boue pour ne pas être vues par l'ennemi. Le

souvenir le plus dur qui me reste est l'obligation de tirer avec un fusil. Même le toucher me faisait peur, l'idée de pouvoir blesser quelqu'un encore plus. J'ai dû réprimer mes larmes de toutes mes forces. Après, je suis rentrée chez moi, complètement éreintée.

Ce qui était particulièrement pervers en RDA, c'est que toutes ces horreurs ont été justifiées par le bien du peuple. On évoquait même le bien qu'on allait apporter à l'humanité entière. Après la victoire du communisme sur le capitalisme, il n'y aurait plus de guerres, plus de famine, plus d'injustice. Donc, la fin justifiait les moyens. L'utopie avait les épaules larges. C'est ainsi qu'on faisait du chantage en RDA. Si on exprimait des doutes, des hésitations, on nous demandait si nous étions contre la victoire du communisme qui allait rendre tout le monde heureux. Bien évidemment, on ne pouvait pas répondre oui. On était pris au piège.

Après la chute du mur, cette pression idéologique a assez vite disparu de la vie quotidienne. On pouvait désormais respirer plus librement. Exprimer sa véritable opinion sans craindre d'être dénoncé. Être enfin soi-même.

Mais il fallait dorénavant se plier à un autre roi : l'argent.

En RDA, les différences de revenu n'étaient pas très importantes. Le travail manuel était autant valorisé que le travail intellectuel. L'État se voulait un « État d'ouvriers et de paysans ». De plus, il n'y avait pas de chômage. L'État dirigiste prévoyait des occupations pour chacun. Les places par filières étaient restreintes, on ne pouvait pas choisir librement sa formation, mais à la fin de n'importe quelle formation on trouvait un travail.

Ainsi, personne n'était vraiment pauvre et personne vraiment riche. Comme il n'y avait pas beaucoup de grandes voitures, comme on ne pouvait pas s'acheter des produits de luxe, on n'affichait pas sa situation financière. Frimer était difficile en RDA, où la majorité de la population devait attendre environ 16 ans avant de pouvoir acheter sa première Trabant. Mes parents ont reçu la leur en 1988. Avant, nous roulions dans une Trabant achetée d'occasion

(...)

Extraits : p 45-51